

Voyage au Cachemire
Stanislas Ostrorog

Extraits de Dépêches diplomatiques publié par les Presses Universitaires de Nancy et les Archives du ministère des Affaires étrangères.

Stanislas Ostrorog, né à Constantinople en 1897, imprégné à la fois de la culture française et de celle de l'Orient fut le premier ambassadeur de France en Inde et au Népal. Ses dépêches diplomatiques qui alliaient le sens de l'observation avec une forte empathie pour l'Inde sont aussi vivantes aujourd'hui qu'il y a cinquante ans. Il nous raconte là son voyage au Cachemire aux débuts des années cinquante.

Pour les Européens, la chaleur estivale de Delhi n'est pas constamment supportable. Il faut parfois chercher quelque répit. Les Anglais, en leur temps, se transportaient à Mussoorie, à Simla, au Cachemire. J'ai pensé joindre l'utile à l'agréable en allant rendre visite au cheik Abdullah dans son domaine. Une ligne aérienne relie quotidiennement Delhi à Srinagar. J'ai préféré prendre la route pour voir les choses de près. La première étape est d'environ 600 kilomètres. On traverse les plaines brûlantes et desséchées du Pendjab pour arriver à Jammu. La ville, sans beauté ni caractère, est aux pieds de montagnes, dans cette partie basse qui n'est point différente de l'Inde par l'apparence, les mœurs et la population. C'est en pensant à cette région que les partis conservateurs de l'Inde s'insurgent contre les dispositions spéciales prévoyant en faveur du Cachemire une large autonomie.

Dès le lendemain, comme l'ascension commence, on entre dans un autre monde. Les montagnes sont couvertes de forêts magnifiques; l'ombre profonde des sapins et des cèdres contraste avec la lumière de plomb de la plaine indienne, les lits de rivières à sec, la fièvre des terres altérées. On

monte ainsi jusqu'au premier col, à 2500 mètres d'altitude. La route est assez bonne, réparée et soigneusement entretenue depuis quatre ans pour assurer le ravitaillement militaire. Elle est désormais la seule voie de communication entre l'Inde et le Cachemire. D'autres routes plus directes étaient auparavant d'un usage normal, mais elles descendent vers le Pakistan et sont donc interdites aux Indiens depuis la partition.

Celle où j'étais engagé, bien que la pente en soit très forte, ne présenterait pas de sérieux obstacles sans le constant passage des camions militaires. Ils vont par convois de cinquante ou même cent véhicules, sillonnant la route depuis l'aube jusqu'à la chute du jour. Aux passages trop étroits pour pouvoir doubler il faut attendre patiemment que la voie se dégage.

Nous arrivâmes finalement au deuxième col, à 3000 mètres d'altitude. Un long tunnel le traverse, après quoi l'on découvre, au pied de l'autre versant, la plaine de Srinagar. C'est un paysage lacustre. Des lacs aux contours indécis se suivent et s'enchevêtrent. L'eau coulant de toute part alimente des rizières dont le vert très tendre est la couleur dominante. Les prairies sont nombreuses aussi, bordées de peupliers et de saules, et les vergers produisent en abondance tous les fruits des pays tempérés. J'ai vu partout cerisiers, pommiers, poiriers, pruniers, abricotiers et pêchers portant déjà leurs fruits. Les grenadiers étaient encore en fleurs. Mais de tous les arbres qui poussent au Cachemire, c'est le platane qui domine par ses dimensions extra ordinaires et l'ampleur de ses frondaisons. Pour en voir de pareils, il faut aller à Brousse ou dans la vallée du Grand Seigneur.

La ville est au centre de cet immense jardin, bâtie sur la rivière Jhelum qui coule vers le Pakistan et fut considérée long temps comme la voie d'accès naturelle. Sept ponts en relient les deux rives, d'où se détachent plusieurs canaux. Des *shikaras*, bateaux plats et longs, maniés à la pagaie, circulent en tous sens, transportant des gens, des marchandises diverses ou simplement chargés de fleurs. Cette animation, ces couleurs, ces reflets sur l'eau font

penser à Venise. Mais il ne faut pas regarder de trop près. Les maisons sont croulantes, sans qu'aucun vestige de beauté leur serve de parure, car les charmantes demeures en bois sculpté, aux étages surplombant l'un l'autre qui donnaient son caractère à la ville ont maintenant disparu. Quelques-unes seulement subsistent dans des ruelles écartées. L'usage commode de la brique s'est introduit partout, supprimant le pittoresque sans donner à la ville un aspect plus solide. Elevées sur les berges mouvantes du fleuve, les façades plates et lépreuses s'affaissent rapidement. La ville semble à l'abandon. Même aspect misérable dans la population. Les femmes musulmanes sont cachées sous un long vêtement de toile à gros plis tombant en canons surmonté d'une sorte de cagoule qui couvre le visage. A la place des yeux, deux petites ouvertures carrées avec un grillage de tulle. Les femmes hindoues portent sur la tête une haute et noble coiffe blanche comme les paysannes du Moyen Age ou certaines de nos religieuses. Suivant la coutume générale dans l'Inde, les hommes laissent leur chemise flotter sur le pantalon. La plupart vont pieds nus. Tous gardent sur la tête un petit bonnet à poil qui rappelle la coiffe des Persans. Les bergers et les paysans venant de la campagne sont noblement drapés dans une longue pièce de laine retenue à l'épaule. Elle mesure une dizaine de mètres, servant en même temps de manteau, de couche pour dormir et de couverture pour la nuit. Les enfants, malgré les guenilles qui les couvrent, ont de charmants visages, des mines souriantes, un air engageant. Ils ne peuvent voir un étranger sans tendre la main et demander l'aumône, mais n'insistent pas davantage et retournent vite à leurs jeux une fois le rite accompli.

Largement dispersée dans son étendue, sillonnée d'eau et coupée de jardins, cette ville a l'aspect d'un très grand village. On m'assure qu'elle compte plus de 200 000 habitants, dont un tiers vit dans des maisons flottantes. Ce sont des bateaux dont les plus humbles rappellent les jonques de certains ports chinois alors que les plus luxueux ont le confort de yachts occidentaux. Si le

nombre en est si grand, c'est, paraît-il, que les maisons bâties risquaient toujours d'être prises par le souverain. Les bateaux échappaient mieux aux convoitises princières. J'ai vécu dans un de ces bateaux, amarré aux rives du lac, face à la colline où le fort bâti par l'empereur Akbar est encore en usage, proche des jardins de Shalimar où les platanes trois fois séculaires, plantés par l'empereur Shah Jahan, couvrent encore de leur ombre les terrasses descendant vers l'eau.

Les Grands Mogols avaient donc étendu leur empire jusqu'ici. Bien que, d'après les traditions hindoues, le Cachemire eût été jadis un centre de haute culture religieuse et bien que les familles cachemiries restées fidèles à la foi brahmanique, comme celle du Pandit Nehru, occupent un rang privilégié, il semble bien que l'influence musulmane se soit exercée au Cachemire plus facilement et plus profondément qu'ailleurs. Dans cette région différente par les conditions de vie, le climat et surtout par la race, la tradition hindoue avait de moins fortes racines.

Le facteur racial joue ici un rôle de particulière importance, car si les Indiens, d'une manière générale, sont des indo-européens, la couleur de leur peau les distingue nettement des peuples d'Europe. Au contraire, les Cachemiris sont blancs, assez semblables aux riverains de la Méditerranée orientale. Il faut avoir vécu aux Indes pour sentir tout le prix que prend ici cette question de couleur et le caractère d'indiscutable supériorité que constitue pareil avantage. Ainsi donc, pour pauvre qu'elle soit, inculte, perdue dans ses montagnes, la population du Cachemire se distingue et se qualifie par sa race. A quoi s'ajoute une confession religieuse différente et l'orgueil musulman.

J'ai parcouru le pays, visitant notamment les lieux qui subirent en 1947 l'invasion des tribus. J'ai vu les restes du pillage et des destructions. J'ai écouté les récits des religieuses européennes, témoins et victimes de ces événements. Il serait injuste de ne pas reconnaître le service rendu par l'armée indienne qui arrêta l'agresseur et le força de reculer. Mais c'est en

considérant les choses sur place qu'on découvre toute la complexité du problème avec tout ce qui contrarie une solution conforme à la logique occidentale et aux principes démocratiques.

Il ne s'agit pas seulement de contestations entre deux Etats voisins. Il y a, certes, des éléments troubles dans la politique du cheik Abdullah et des calculs inavoués dans celle du Pandit Nehru. Mais lorsque Monsieur Gurmani annonce comme conséquence fatale le triomphe du communisme au Cachemire, n'est-ce pas pour semer l'inquiétude dans le camp occidental en évoquant le spectre qui peut le mieux provoquer l'épouvante?

Si l'on considère d'autre part l'attitude du gouvernement indien, comment ne pas reconnaître le manque de bonne volonté et même de bonne foi pour faciliter un règlement du problème? Reste à savoir si le règlement par plébiscite est la solution convenable. Il est permis d'avoir quelques doutes à cet égard, et si le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes est un généreux principe, les événements des quarante dernières années montrent combien l'application en est difficile. Même chez des peuples aussi évolués qu'en Europe. Que dire du Cachemire...

Partant du facteur religieux, le Pakistan a prétendu gagner ou annexer le Cachemire. De fait, la population est musulmane en grande majorité. Mais pour tout le reste, les Cachemiris sont différents des gens du Pakistan comme ils sont différents des Indiens. L'application du droit commun, même venant d'un gouvernement de même confession religieuse, provoquerait vite de graves difficultés. Les autorités centrales seraient alors tentées de rétablir l'ordre à leur manière, comptant sur les moyens de force, comme en 1947, pour aboutir rapidement au fait accompli. Ce sont de mauvaises méthodes.